

## PSYCHOLOGIE D'UNE VILLE

Essai sur Bruges

par H. Fierens-Gevaert

Félix Alcan, Paris, 1901

Préface et conclusion :

Il y a six ans environ l'auteur de Bruques-la-Morte me fit part du projet qu'avait un éditeur de consacrer une vaste publication illustrée à la célèbre ville flamande. Georges Rodenbach avait accepté la direction de ce grand ouvrage. Comme il savait que chaque année j'allais faire des séjours prolongés à Bruges et que j'étudiais avec une vive prédilection le passé historique et artistique de l'antique Commune, il me demanda de devenir son principal collaborateur. J'acceptai, trop heureux de travailler aux côtés d'un artiste que j'admirais et qui était mon ami. Nous devons nous adresser à trois ou quatre autres écrivains et érudits belges dès que l'éditeur nous aurait demandé d'aborder cette œuvre qui nous passionnait à l'avance. La publication devait consister en une série de *Promenades* dans la ville et ses musées.

Chaque promenade eût rempli une livraison. Rodenbach dans le premier fascicule aurait parlé du Lac d'Amour et du Béguinage ; dans le second numéro je devais guider les lecteurs au musée de l'Hôpital devant les tableaux de Memling. Malheureusement l'éditeur laissait Georges Rodenbach sans nouvelles. Le projet chancelait. La mort prématurée du poète vint l'anéantir.

Ce n'est pas sans émotion que j'évoque ces souvenirs en tête du livre où j'ai essayé de ressusciter l'histoire et l'art de Bruges. En dédiant cet Essai à Georges Rodenbach, J'acquitte une dette de reconnaissance. Le désir qu'il avait de m'associer à cette publication était pour moi un précieux encouragement : je débutais à peine dans les Lettres et il n'hésitait pas à m'offrir une collaboration dont j'estimais hautement le bénéfice moral. Il facilitait ma carrière avec une belle générosité et l'on comprendra qu'en réalisant d'une certaine manière le rêve que nous avions fait ensemble, j'éprouve aujourd'hui une profonde tristesse au souvenir de l'ami défunt.

Rodenbach, célèbre et sollicité de toutes parts, perdit sans doute un peu de vue, parmi les offres des éditeurs et des directeurs de revue, ce projet d'une publication sur Bruges. L'idée me tenait au cœur. Pourtant, en y songeant, ma conception s'écarta de celle du poète. Mon plan devint tout autre. Je voulais tenter la psychologie de la cité en passant en revue, avec tous les moyens de l'érudition moderne, les grandes époques historiques de la cité. J'exposai pour la première fois ma conception au Cercle Artistique de Bruxelles au mois de novembre de l'année 1899 dans une conférence sur l'art flamand que j'intitulai : *De Van Eyck à Van Dijk*. Je donnai ensuite une forme synthétique à mon projet dans l'étude que la *Revue des Deux-Mondes* publia sous le même titre au mois de juin de l'année 1900, étude que j'ai intercalée avec quelques modifications dans le présent travail.

J'étais bien décidé à exécuter le plus vite possible cet essai psychologique lorsque la *Société d'éditions artistiques* nouvellement l'ondée, me demanda un texte destiné à encadrer une série de grandes planches représentant les principales curiosités d'art conservées à Bruges. La Société d'Éditions promettait de faire largement les choses.

L'ouvrage rehaussé d'illustrations fastueuses devait être « un monument élevé à la gloire de la Venise du Nord... » J'acceptai : c'était revenir au plan de Rodenbach. J'écrivis une cinquantaine de pages qui furent composées. Mais la Société d'éditions à peine âgée d'un an fit faillite.

Quelques mois se passèrent. Comme une flamme qui couve, mon idée d'une psychologie de Bruges s'agitait en moi. Elle était devenue plus nette avec le temps. Un jour, j'en parlai à l'éditeur de la Bibliothèque de philosophie contemporaine. M. Alcan ne s'effraya pas de l'importance que les développements sur l'art flamand devaient prendre dans mon livre. Il se souvenait que sa librairie avait publié sous son prédécesseur la *Philosophie de l'art* d'Hippolyte Taine, la *Philosophie de l'architecture grecque* de M. Boutmy, et de son temps les ouvrages esthétiques du regretté Guyau et de maints autres philosophes-artistes. Il promit de publier mon volume. Qu'il reçoive ici mes remerciements. Encouragé par un homme tel que lui je devais cette fois aller jusqu'au bout.

En quelques mots voici ma conception. Toutes les villes illustres se présentent à notre esprit sous une forme humaine et symbolique. Périclès ne disait-il pas d'Athènes qu'il voulait « la dorer et la parer comme une femme coquette »? Les sculpteurs grecs ne nous ont-ils pas montré la cité de Minerve, sous les traits d'une jeune Athénienne, couverte du blanc péplos et couronnée de violettes? Et depuis le temps où Eutykidès créa la figure allégorique de la ville, poètes, peintres et sculpteurs n'ont-ils pas idéalisé la personnalité urbaine par des incarnations féminines?

Les artistes ont raison. La ville est un être vivant. Créée par les hommes, agrandie, ennoblie par leurs efforts, souillée souvent par leurs crimes, elle est faite à leur image. Comme l'être humain, elle a ses élans magnifiques, ses hésitations, ses colères, ses troubles. L'existence d'une grande cité peut être retracée exactement comme celle d'un « héros » pour employer l'expression de Carlyle. Sa beauté, sa force, ses créations s'expliquent par l'orgueil, les nécessités, les ambitions de ses habitants ; son aspect architectural, ses richesses d'art, sa physionomie extérieure sont en intime harmonie avec les aspirations et le caractère de la population. Pour comprendre l'originalité d'une ville, il faut connaître ses efforts séculaires, il faut entendre battre son âme...

En évoquant les Brugeois d'autrefois parmi les monuments et les merveilles créés par leurs mains, c'est donc « la personnalité » de Bruges que j'entends reconstituer par l'analyse d'un certain nombre de phénomènes intérieurs. N'est-ce point là un essai de psychologie historique et artistique qui méritait notre effort? Nul centre d'art ne pouvait offrir un exemple plus saisissant que Bruges. Comme dans la Grèce du 4<sup>ème</sup> et du 5<sup>ème</sup> siècle avant notre ère, les villes flamandes du moyen âge étaient profondément « individualisées ». Elles apparaissent dans le recul des siècles comme des « êtres » puissants, organisés merveilleusement pour la lutte, jaloux de leur indépendance, de leurs richesses. Bruges dépasse toutes les autres cités de Flandre en force et en grâce. Ypres et Gand sont à la poétique Commune ce que Thèbes et Sparte étaient à Athènes. [...]

De plus, on s'est avisé de rendre à Bruges la source de son ancienne prospérité, de rouvrir un canal mettant la cité en communication avec la mer. Le vaste projet que la ville, aidée par le talent de Lancelot Blondeel, n'avait pu réaliser au 16<sup>ème</sup> siècle, la municipalité d'aujourd'hui, soutenue par l'enthousiasme et les sacrifices de la population, entend le réaliser. Bruges veut redevenir la ville du 15<sup>ème</sup> siècle ; elle veut que dans les rues où croît la mousse retentisse de nouveau la Wercelocke de la défunte Commune.

Inclinons-nous; c'est la vie qui passe. Poètes, artistes, historiens, nous n'avons pas le droit de garder pour nous le charme d'un rêve égoïste. Épousons la vie plutôt que de la repousser. Guidons-la, ne l'arrêtons pas. Si touchant, si haut que puisse être le rêve de l'irréel Carillonneur de Rodenbach, il faut hélas ! en détruire la trompeuse illusion. C'est aller à l'encontre de la beauté que de vouloir empêcher le réveil d'une race. Qu'une ville nouvelle s'ajoute à la Bruges d'autrefois, quel est le mal après tout? Importe-t-il qu'une cité soit morte pour être belle? Rome trois fois ressuscitée est-elle moins émouvante, moins tragique que si depuis des siècles sa vie s'était éteinte ? Mais veillons jalousement sur l'illustre Commune flamande ; qu'elle devienne le patrimoine de l'humanité, qu'elle soit un enseignement de beauté et d'énergie comme Athènes, Florence, la Ville Éternelle ; et surtout qu'elle soit respectée par les Brugeois d'aujourd'hui pour que durant de longues années elle continue d'exalter, de féconder nos âmes de toute la grandeur de son existence passée.